

MARCHE DU FILM

«Koyaanisgasti»: l'Amérique de long en large sous le choc des photos

*Présenté par Coppola, le film de Godfrey Reggio
met au défi les performances connues
des productions vidéo.*

Parrain : Francis Ford Coppola.
Produit et réalisé par Godfrey Reggio.
Photo : Ron Fricke. **Musique :** Philip Glass.

Il n'y a dans *Koyaanisqatsi* que de la musique et des images, mais à un point tel que le film en est parfois douloureux, et que le spectateur attéré hésite parfois à ne pas demander grâce.

Derrière ce titre incompréhensible, se cache l'un des projets les plus hallucinants de l'histoire du cinéma. Godfrey Reggio en est à l'origine, et a consacré une bonne partie de sa vie à la réalisation de cette immense fresque mystique et spectaculaire.

KO.YAA.NIS.QATSI est tiré de la langue hopi, la plus vieille tribu indienne des Etats-Unis. La tradition renvoie à la « vie folle, déséquilibrée et courant à sa désagrégation » du monde moderne. Vieille dénonciation donc : l'homme se perd à détruire la matrice dont il est issu. En coupant le cordon ombilical avec mère nature, il se construit un monde sans esprit et n'en est plus que l'automate désincarné.

Mais *Koyaanisqatsi* est étonnant par la rareté de ses images, qui, alliées à une bande son du maître de la musique répétitive, Phil Glass, en font tout son prix.

Les Etats-Unis sont l'unique toile de fond de ce tableau vivant qui se joue en deux parties. Le film s'ouvre sur d'impressionnants travelings de paysages de l'Amérique, de son ciel, de l'infini de ses couleurs et de son architecture naturelle. Le second, est une incroyable plongée

dans la ville, New York, traquée dans ce qui en fait la beauté, mais aussi la déshumanité.

Il a fallu 7 ans de tournage et quatre ans de montage à Godfrey Reggio pour réaliser ce film présenté par Francis Ford Coppola, qui y a sans doute vu un projet délirant capable d'égaliser sa propre mégalomanie. *Koyaanisqatsi* est avant tout un hommage grandiloquant à l'image, le plus sûr médiateur de l'émotion. Ces images sont autant de chocs entrecroisés, restituant une mosaïque d'un monde finalement imaginaire.

La caméra de Godfrey Reggio s'est plantée un peu partout, mais son but, en aucun cas, n'est de donner à voir les choses. Peu de temps réel, mais de nombreuses séquences en accéléré ou au ralenti, qui procèdent à un découpage minutieux et allégorique de l'environnement américain. Peu à peu, la trame uniquement picturale de *Koyaanisqatsi*, enveloppe le spectateur dans un lyrisme étrange.

Choc des photos ? Sans doute, mais pas seulement. L'ensemble du film, si l'on excepte sa philosophie désuète et prétentieuse (tout ça annonce des Indiens Hopi ?) donne à voir un spectacle rare qui giffle toutes les productions vidéo du monde et leur mouche le nez. Il sera peut-être projetée en ouverture du Festival de Deauville, et promotionné par Coppola : on reparlera, fatalement, de *Koyaanisqatsi*, dont les images font perdre la raison.

Frank ESKENAZI